



La dernière page

L'intrépidité d'une femme La chronique de **Cécile Guilbert**



Ayant eu la chance de pouvoir fréquenter à loisir la merveilleuse Bibliothèque de l'Arсенal durant l'hiver 2012-2013 à l'occasion d'une résidence d'auteur où je préparais un cycle de conférences sur plusieurs aventuriers libertins méconnus du siècle des Lumières, je n'ai jamais franchi le seuil du délicieux cabinet de travail bleu et blanc de José-Maria de Heredia – où une plaque rappelle le souvenir de celui qui en fut l'administrateur durant quelques années – sans songer que les dettes de jeu de ce poète académicien désormais oublié sont à l'origine d'une des plus extraordinaires passions de la Belle Époque : un épisode qui intéresse l'histoire de la littérature, celle des mœurs « fin-de-siècle » et le féminisme de notre temps. Car sans le besoin pressant d'argent du ménage Heredia, leur fille Marie aurait-elle été « vendue » au guindé et coincé Henri de Régnier qui l'épousa en 1895 au grand désespoir de Pierre Louÿs, jeune écrivain de ses

amis qui en était amoureux lui aussi ? Sans doute pas. Mais alors l'audacieuse Marie de Régnier ne serait pas devenue deux ans plus tard la maîtresse, la muse, la grande passion et sans doute le seul amour vrai de l'auteur d'*Aphrodite*, ce libertin jouisseur dont la mort en 1925 révéla l'obsession sexualo-textuelle à travers 400 kg de textes et photographies érotiques inédits. Et par conséquent, la plus délurée des filles Heredia n'aurait pas eu à faire endosser la paternité de son fils prénommé Pierre (et surnommé « Tigre ») à son mari cocu tandis que Pierre Louÿs en devenait le parrain de comédie alors qu'il en était le père. Il est vrai qu'un an plus tard, une fois leur histoire consommée, Marie conseillera à Louÿs d'épouser Louise, sa sœur cadette : ce qu'il fera sans moufter, histoire sans doute de continuer à fréquenter cette fratrie féminine hors du commun...

Si l'ahurissante œuvre érotique de Pierre Louÿs est aujourd'hui largement publiée, ses manies et sa « collectionniste »

« Curiosa » est un film qui réussit à demeurer délicat sous sa crudité et plein de pudeur dans son exhibitionnisme.

de femmes bien documentées – notamment grâce à l'inlassable opiniâtreté de Jean-Paul Goujon, son biographe et plus grand spécialiste – la figure de Marie de Régnier n'a pas bénéficié des mêmes minuties alors que c'est son personnage de femme libre et émancipée à tous points de vue qui fascine le plus aujourd'hui, en ce moment post-#MeToo où la dénonciation tous azimuts de la domination libidinale masculine donne forcément l'impression d'une victimisation généralisée des femmes. En effet, rien ne prédestinait cette jeune fille de bonne famille mariée contre son gré, a priori engoncée dans les

convenances comme dans ses corsets, à décider un jour de ne pas céder sur son désir. Et c'est justement ce qui est si beau et si finement saisi dans *Curiosa*, long métrage sorti aujourd'hui en salles de Lou Jeunet, une femme qui n'a pas froid aux yeux non plus et a su prendre beaucoup de liberté avec les biographies de ses personnages pour nous conter la passion de Marie et Pierre du côté de celle qui l'a rendue possible. Car en deçà ou au-delà de l'addiction amoureuse, des contraintes de la conjugalité, de la jalousie et des affres du manque qui consomment ces amants hors normes, brille surtout à l'écran l'intrépidité d'une femme à la conquête de sa propre liberté de corps et d'esprit, lancée de son plein gré dans toutes les expérimentations sexuelles, le contraire d'une femme-objet puisqu'elle réussit à la fois à prendre le pouvoir sur l'un des plus grands érotomanes de tous les temps (un homme qui proclamait « vouloir démoraliser la vie privée de ses contemporains ») et se lan-

cer avec succès dans l'écriture sous le pseudonyme de Gérard d'Houville.

Interprété par l'étonnante Noémie Merlant entourée des excellents Niels Schneider (Louÿs) et Benjamin Lavernhe (Régnier), mais aussi des somptueuses Camélia Jordana et Amira Casar dans les rôles respectifs de la maîtresse algérienne de Louÿs et de la mère de Marie, *Curiosa* n'est pas dénué de longueurs qu'on attribuera à un attachement passionné à son sujet, ni de maladresses qui sont la rançon de sa témérité stylistique, mais c'est un film qui réussit à demeurer délicat sous sa crudité et plein de pudeur dans son exhibitionnisme : un oxymore et une prouesse dus à l'intelligente mise en abyme de la pulsion scopique des deux amants qui se sont photographiés autant qu'ils se sont aimés, trompés, déchirés, et que la pellicule sensible de Lou Jeunet restitue avec audace et grâce, tant elle sait dénuder ces peaux qui disent à la fois la brûlure du désir et l'offrande de la chair.